

# L'IDENTITÉ HYBRIDE DES AUTEURS ALGÉRIENS D'EXPRESSION FRANÇAISE. LE CAS D'ASSIA DJEBAR

DALILA AZZI  
Romancière

*« Je ne suis pas un symbole. Ma seule activité consiste à écrire. Chacun de mes livres est un pas vers la compréhension de l'identité maghrébine, et une tentative d'entrer dans la modernité. Comme tous les écrivains, j'utilise ma culture et je rassemble plusieurs imaginaires ».*

Assia Djebbar

Alors qu'autrefois, l'identité était reçue à la naissance d'une manière presque naturelle, il semblerait que de nos jours, cette attribution ne soit plus une tâche aussi aisée et que la vie de chaque individu gravite autour de la nécessité de se construire une identité. Mais qu'est-ce que l'identité?

C'est en effet un concept bien difficile à définir, ambivalent, fluctuant et polysémique. L'identité est une prise de conscience de soi-même qui se révèle à travers sa propre reconnaissance de la différence. C'est une création de l'imaginaire individuel et un sentiment d'appartenance à une collectivité. Elle se situe à la frontière entre le particulier et l'universel entre l'individuel et le communautaire. Le paradoxe de l'identité réside au sens où celle-ci implique l'affirmation d'une différence par rapport à l'autre en même temps qu'elle signifie son appartenance à un clan ou à un groupe social. D'un point de vue purement psychologique, l'identité découle de l'héritage culturel transmis de génération en génération, auquel se conjugue notre propre vécu émotionnel, linguistique et social. C'est en fait notre propre histoire dans toutes ses nuances et durant toute notre vie, qui est le résultat d'une identité en construction continue. Dans son fameux livre, les identités meurtrières, Amine Maalouf en donnait entre autres définitions, celle-ci «L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit pas ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui

l'ont façonné, selon un dosage particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre»<sup>1</sup>.

Le concept identitaire est bien ancré dans la littérature algérienne d'expression française, une littérature de l'entre-deux. Le terme en lui-même évoque un flottement, un va-et-vient constant entre deux rives. N'est-elle pas nommée la littérature de l'impossible, celle du choix impossible à faire. La dénomination de la littérature algérienne d'expression française ou francophone, renferme un double message d'appartenance et d'exclusion à la fois. L'écriture identitaire crée des attaches, juxtapose des réalités et des imaginaires, dont l'intertextualité qui se décline sous toutes ses formes, implicites ou explicites, littéraires, historiques, sociales ou culturelles. L'écriture de l'entre-deux, raconte une société avec une langue qui n'est pas la sienne. A ce sujet, Kateb Yacine s'exprimait en 1966 sur la francophonie de la sorte:

J'écris en Français parce que la France a envahi mon pays et qu'elle s'y est taillée une position de force telle qu'il fallait écrire en français pour survivre ; mais en écrivant en français, j'ai mes racines arabes ou berbères qui sont vivantes, par conséquent tous les jugements que l'on portera sur moi, en ce qui concerne la langue française, risquent d'être faux si on oublie que j'exprime en français quelque chose qui n'est pas français.<sup>2</sup>

Mais peut-on résumer l'identité littéraire à une simple nationalité? Nous avons choisi d'aborder le cas Assia Djebar, qui reste l'auteure algérienne et maghrébine la plus internationale. L'écriture djebarienne s'installe dans un contexte culturel hybride ballottée entre la culture française et la culture arabo-musulmane, ainsi que berbère. Assia Djebar écrit en français, pourtant, ce français est «assiégé» par deux autres langues, l'arabe et le berbère formant ainsi l'identité de l'auteure. Rappelons que la langue française ne devint problématique pour la romancière qu'après une absence littéraire de douze années que la propre Djebar nommait «ma longue période de silence». Elle commençait alors à se définir comme auteure francophone et non plus comme une écrivaine en langue française. Cette rupture momentanée avec la littérature, Djebar en avait profité pour se tourner vers la réalisation

---

1 Cf. A. Maalouf, *Les identités meurtrières*, Paris, Editions Grasset & Fasquelle, 1998, p.10.

2 Interview à Kateb Yacine sur *Jeune Afrique*, num. 324.

cinématographique. A ce moment-là, elle commençait à concevoir le français comme la langue de l'ancien colonisateur. Après plusieurs années d'absence, Assia Djébar publie en 1980 un recueil de nouvelles, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, puis en 1985 le premier volet du *Quatuor* : *L'amour, la fantasia*. Le tournage de ses films «*La Nouba des femmes du Mont Chenoua*» en 1978 et «*La zerda ou les chants de l'oubli*» en 1982 fut une expérience cruciale pour les œuvres littéraires de cette deuxième phase. Elles ont permis à l'auteure d'être en contact avec l'algérien et le berbère, le parler des femmes algériennes<sup>3</sup>. Elle reconnaît toutes ces voix de femmes comme faisant partie intégrante de son identité longuement refoulée sous le diktat du parler et de l'écriture français. Son écriture dès lors a inséré ses autres langues dans l'écriture française qui devient de ce fait une écriture francophone et non pas une écriture en langue française. Le français est constamment habité par la culture algérienne, il devient, dans l'écriture presque une langue étrangère. Car dans les récits de Djébar, il y a un bruit de fond avec des voix et des accents de l'Algérie.

C'est principalement à travers la langue qu'Assia Djébar manifeste son identité hybride. Ce thème se retrouve d'ailleurs au centre de la majorité de ses écrits. Dans son quatuor inachevé et à travers ses trois œuvres *L'amour, la fantasia* (1985), *Ombre sultane* (1987) et *Vaste est la prison* (1995). Dans *L'amour, la fantasia* par le biais de sa narratrice, Djébar nous parle de son identité hybride, de sa culture et de ses deux langues. Le passage entre les langues est de plus représenté symboliquement dans la scène, montrant le père accompagnant sa fille à l'école française. En traçant son chemin vers l'école, la petite fille entame aussi un voyage vers la langue française. Cette scène lourde de sens représente la rupture du cordon ombilical entre la petite fille et sa mère ainsi que le voyage de la langue maternelle vers la langue française. Dans *Vaste est la prison*, elle est en quête de la langue berbère, sa langue perdue. Ces trois langues sont liées dans la psyché de l'auteure au travers de l'oral et de l'écrit. La langue française lui octroie une liberté intellectuelle que les autres femmes de son époque n'avaient pas, alors qu'elle est incapable d'exprimer l'amour. Le français lui permet aussi de s'exprimer à la première personne du singulier, fait impensable dans sa langue maternelle. Il lui accorde une liberté personnelle et corporelle, mais reste la

---

3 Cf. M. Segarra, *Mujeres magrebíes: la voz y la mirada en la literatura norteafricana*, Barcelona, Icaria Editorial, 1997.

langue du colonisateur, une langue marquée par une histoire entachée de sang. L'arabe est par contre la langue de la résistance, de l'affect, de la mère et de toutes ces femmes qui représentent son univers féminin. C'est aussi la langue des tabous, des interdits et de l'impossibilité de s'exprimer dans l'espace public. Quant au berbère, il faut préciser qu'Assia Djébar ne parlait pas cette langue et ses rapports avec le berbère ne pouvaient être que des rapports de manque. Cette absence provoqua une nécessité irrésistible de l'auteure de se rapprocher de sa grand-mère maternelle et de sa mère. Son identité langagière ne se situait finalement dans aucune des trois langues mais plutôt dans l'espace hybride, au carrefour de ses trois langues.

L'histoire de l'Algérie nous installe devant un système sociolinguistique de rencontre des langues et de contact entre elles. L'arabe classique, les dialectes algériens et les parlers berbères sont en contact avec la langue de l'ancien colonisateur. C'est pour cette raison qu'à travers ses écrits, Djébar nous offre une littérature «pont» qui unit non pas deux espaces seulement, mais aussi deux voire trois mondes différents à la fois sur le plan littéraire, linguistique et culturel. Les chemins empruntés et les enjeux de ces trois mondes linguistiques sont parfois corrélatifs, et souvent évoluent de façon parallèle, côte à côte. Ces langues et ces cultures sont les essences de presque toutes ses œuvres littéraires, qui offrent diverses lectures de la société algérienne, qui dépeignent les rapports entre des êtres, des vécus, des expériences et des imaginaires communs partagés, inventés et réinventés.

Assia Djébar dans son livre *Ces voix qui m'assiègent... en marge de ma francophonie*, expliquait ainsi la littérature de l'entre-deux:

L'entre-deux-langues et l'alphabet perdu, c'est ce qui sépare, ce qui lie et divise à la fois, dans chaque langue, l'écrit et l'oral. Entre-deux-langues, pour un écrivain ne pouvant être autrement qu'écrivain, c'est se placer dans l'aire nerveuse, énérvée, désénérvée, douloureuse et mystérieuse de toute langue : situation souvent fréquente pour les écrivains ex-colonisés, des terres de l'un des anciens Empires Européens<sup>4</sup>.

L'identité d'Assia Djébar est donc un brassage de langues et de lieux. Au travers de ses récits, transperce une sorte d'aliénation, d'exil linguis-

---

4 A. Djébar. *Ces voix qui m'assiègent... en marge de ma francophonie*, Montréal, Éditions PUM, 1999, p. 30.

tique. Renoncer à la langue maternelle pour adopter et se faire adopter par la langue française. La langue de l'ancien colon. L'éternel antagonisme langue arabe / langue française, les conflits identitaires et la crainte de la dépossession de soi, planent en permanence comme une menace au-dessus de sa tête. Cette inquiétude et ces rivalités intérieures sont transportées dans les textes et brouillent pour ainsi dire l'acte d'écriture. L'auteure à travers son œuvre est en perpétuelle négociation de sa propre identité, principalement à cause des blessures causées par l'ancien colonisateur. Alami et Martini-Valat dans *La francophonie arabe: pour une approche de la littérature arabe francophone*, mettent clairement en exergue le déchirement identitaire de l'auteur de la littérature de l'entre-deux:

Dès lors, toute atteinte à la langue maternelle, toute mise en concurrence de cette langue, dans un écart diglossique, sont ressenties comme une atteinte à l'identité [...] Si toute agression contre la langue maternelle est ressentie comme une opération de déstructuration du sujet<sup>5</sup>.

Même si ces lésions sont moins douloureuses et moins visibles auprès des auteurs de la nouvelle génération. La notion de l'entre-deux identitaire se caractérise, par sa nature insaisissable, voilée et exhibée à la fois. C'est une identité en filigrane, fragile et coriace en même temps. La langue française n'est plus «un butin de guerre» comme aimait la définir Kateb Yacine mais bien une composante de l'identité collective et individuelle. Il ne s'agit plus d'une situation schizophrénique, d'un dédoublement identitaire douloureux. L'identité des auteurs de la nouvelle génération, de la littérature de l'entre-deux est le produit d'un mariage consenti, une réconciliation du passé et du présent<sup>6</sup>. L'entre-deux identitaire est désormais et plus que jamais un espace de création, de naissance et de renaissance même où se questionne la rencontre des cultures, des imaginaires et de leurs conséquences. Sans animosité et avec une maturité acquise à travers le temps et les précurseurs que sont les générations précédentes d'auteurs.

---

5 A. O. Alami et C. Martini-Valat, *La francophonie arabe: pour une approche de la littérature arabe francophone*, Toulouse, Presses Université du Mirail, 2005, p. 39.

6 Cf. AA. VV., *Assia Djebar, littérature et transmission*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2010.